

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean LIBEREK

Coutumes et initiations dans les peuplades
d'Amazonie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1966, tome 64, p. 35-42

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Coutumes et initiations

dans les peuplades d'Amazonie

De tout temps, l'homme a essayé de percer les mystères entourant les autres peuples et leurs civilisations. Il a cherché la cause de la méfiance entre les nations. Avec l'appui de grandes organisations comme l'UNESCO, il est arrivé à la conclusion que toutes les guerres provenaient, non seulement de problèmes politiques et économiques, mais aussi de la mauvaise connaissance des autres races.

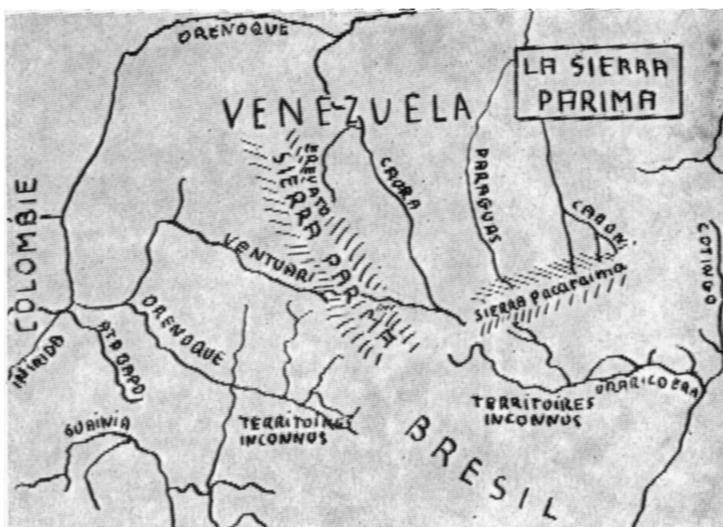
C'est pour pousser à l'étude des différentes civilisations que je me suis permis d'écrire cet article, inspiré de quelques livres, en particulier de celui de M. Alain Gheerbrant relatant son expédition « Orénoque-Amazone ».

Quelques peuplades de la Sierra Parima

La Sierra Parima, cette terre pour ainsi dire inconnue, s'étend entre les Guyannes et la Colombie, plus exactement à la frontière séparant le Venezuela du Brésil. Tout au sud de ce pays coule le Rio Negro, affluent d'un des plus grands fleuves du monde, l'Amazone.

De nombreuses peuplades ont bâti là leur village, où elles mènent, pour la plupart, une existence calme et sédentaire. Les femmes s'occupent de la culture du manioc et les hommes tressent des hamacs ou fabriquent d'autres objets qu'ils pourront échanger auprès des blancs contre les matières et les ustensiles qui leur font défauts.

Plus profondément dans la forêt, habitent leurs voisins



les Cuivas, sous-groupe de la tribu Guahibo. Restés à l'état sauvage, ils continuent, peints et couverts de plumes, à mener la vie de leurs ancêtres. Hostiles aux blancs, ils attaquent fréquemment les bateaux qui remontent la Meta, affluent du Rio Negro. Parfois même, les plantations sont détruites par de véritables expéditions.

L'introduction de la civilisation dans ces contrées a apporté de nombreux bienfaits à ces Indiens, mais a aussi provoqué la disparition presque totale de certaines tribus, tels les Guyaberos dont on ne dénombre plus que 200 hommes.

Depuis qu'existe le village de San José de Guaviare, ceux-ci ont cessé de courir les forêts, de respecter les chants et les danses qu'exige le culte du dieu Soleil.

Vivant dans l'une des parties les moins connues de la Sierra Parima, les Maquiritaires et les Guaharibos sont les seuls êtres humains qui puissent se déplacer sans risque dans cet enfer que les chercheurs de caoutchouc, d'or, de diamants et de chicle ont surnommé « Mangeur d'hommes ». Le climat seul suffit déjà à décourager ceux qui désirent pénétrer dans cette jungle.

Si les Guaharibos terrorisent tout le monde, les Maquiritaires, au contraire, jouissent sur presque toutes les parties du Rio Negro d'une estime universelle. Ce sont des hommes vigoureux et travailleurs qui témoignent, par la finition des travaux qui leur sont propres, d'un niveau de culture infiniment supérieur à ceux des Guaharibos, des Piapocos ou des Piaroas. Certains groupes de Maquiritaires entretiennent, surtout sur le haut Orénoque, des rapports réguliers avec les colons, leur prêtant de temps en temps leurs services. Les autres, qui constituent la majorité de cette population, continuent leur vie sauvage dans la brousse, sans jamais montrer d'hostilité à l'égard des rares civilisés qu'ils rencontrent.

Les Maquiritaires savent tisser des hamacs, tresser des paniers et des plateaux de vannerie, couverts d'ornements et de dessins d'animaux, d'hommes, de grecques, d'arabesques ; ils savent danser et s'orner de belles couronnes de plumes. Arcs, sarbacanes et casse-têtes, gravés ou peints, sont les armes qu'ils emploient pour la chasse ou, parfois, pour la guerre. Leurs cases aux murs de pisé, avec, ce qui ne se trouve que très rarement dans ces peuplades, de véritables portes et fenêtres, sont immenses. Ils ne manquent de rien et font le meilleur casabe (galette de manioc) que l'on puisse trouver, aussi bon que du pain de blé.

Tout différents sont les Guaharibos, tueurs et mangeurs d'hommes. « Brutes sauvages des cavernes, écrit Monsieur Alain Gheerbrant, demeurées sur terre par un anachronisme de l'histoire, vivant entièrement nus au cœur de la forêt, ils ne possèdent pas d'outils de fer, ni même de pierre ; ils sont si arriérés qu'ils ne savent pas construire les cases et les pirogues. Ce sont les animaux les plus dangereux de la forêt. » Leur armement consiste en un gigantesque arc de deux mètres de long, et de flèches à pointe d'os ou de bambou durci au feu. Ils attaquent tous les hommes qu'ils rencontrent, indiens et blancs. La plupart des personnes disparues dans la forêt sans laisser de traces, ont dû être massacrées ou emmenées en esclavage dans leur domaine. En tout cas, les rapports entre Maquiritaires et Guaharibos semblent consister en un état de guerre continuel.

Coutumes de l'initiation des adolescents chez les Piaroas

Dans toutes les peuplades que je viens de citer se retrouve la même grande fête de l'initiation. Cette coutume paraît avoir une importance capitale. Il ne faut pas s'étonner de la cruauté de ce rite ; tous ces Indiens ont, en général, une résistance beaucoup plus éprouvée que la nôtre. Depuis leur naissance, ils vivent nus dans la forêt, supportant moustiques, fièvres et mangeant une nourriture indigeste. C'est pour prouver, à l'âge de 14-15 ans, qu'ils sont devenus des hommes, qu'ils doivent endurer cette terrible épreuve.

Les Piaroas sont les Indiens et peut-être les hommes les plus profondément pénétrés de religion dans la trame même de leur vie.

A l'entrée de leur village s'étend une large allée menant directement sur la place principale où se déroulent les grandes fêtes religieuses. Là s'élève une case ou plutôt une hutte, sans fenêtre, où est aménagée une petite entrée, simple ouverture à travers la paroi, recouverte de quelques palmes. C'est la case sacrée des Piaroas. Pareille à nos sanctuaires, elle renferme le saint des saints de la tribu, c'est-à-dire tous les objets du culte et de la tradition des ancêtres. Sur ce lieu, la Divinité a confié aux hommes ses secrets, aussi les femmes n'ont-elles pas le droit de s'en approcher sous peine de mort. Accrochée par une liane au toit, une petite botte d'herbe se consume lentement, comme de l'encens. C'est le Niopo, base du stupéfiant que prise le chef religieux, ou shaman, pour se rendre dans le monde ténébreux des esprits. Un peu plus loin, contre la paroi, sont suspendus cinq étranges masques de plumes, de palmes et de vannerie, recouverts de terre colorée et portés par les aides du shaman pour les danses rituelles. Deux fois par jour, les « Tigres-Panthères » (ainsi sont surnommés ces hommes) chantent et dansent dans la case tribale où se réunissent les anciens du village.

Une fois par année tout le peuple Piaroa se rassemble pour participer à la fête de l'initiation. Quelques semaines avant cette journée solennelle, une grande agitation

règne dans le village. Les femmes sortent de la rivière deux grandes pirogues afin de les nettoyer. Elles les apportent ensuite dans la case du conseil où elles serviront de cuves. Puis, désertant le village, elles partent en groupes dans leurs plantations d'où elles reviendront le soir, courbées sous le poids des hottes remplies de manioc. Pendant tout ce temps, les hommes préparent leurs peintures et leurs costumes qu'ils exhiberont lors de la fête. Dans une grande case les femmes continuent leur travail. Elles épluchent, râpent et essorent, transformant rapidement les racines en galettes qu'elles mettent cuire au feu. Enfin, après les avoir retirées des fours rudimentaires qu'elles ont construits, de leurs mains rapides elles les émiettent dans les deux grandes pirogues remplies d'eau, formant ainsi une soupe épaisse semblable à un gigantesque café au lait. Ces cuves sont ensuite recouvertes et laissées ainsi jusqu'à ce que le liquide ait fermenté.

Tous les membres du village s'affairent en grande effervescence car le jour approche. Tous, sauf deux personnes, le sorcier et son aide, car dans ce sinistre travail, il ne s'agit pas de s'énerver. Devant eux est posée une calebasse remplie de gros insectes noirs qu'ils saisissent et insèrent dans des nattes d'osier un peu plus grandes que la main. Ce sont les « vingt-quatre », gigantesques fourmis de quatre centimètres de long, de l'espèce la plus grosse et la plus dangereuse que renferme la forêt amazonienne. Ces petits monstres de la nature sont dotés d'une paire de pinces dures et fortes comme des agrafes chirurgicales, et d'un aiguillon semblable à celui d'une abeille. Ainsi organisées, elles peuvent, tels des crabes, dévorer tout corps vivant après l'avoir paralysé d'une piqûre de leur dard, provoquant vingt-quatre heures de sommeil, d'où leur nom.

Le grand jour est arrivé. Le sorcier, dans un bref discours, explique aux jeunes gens qui vont devoir supporter le supplice, que les fourmis sont pour eux et qu'elles provoquent d'atroces douleurs. Il leur dit qu'ils sont devenus des hommes et n'ont donc plus besoin de vivre avec leurs mères. Ils vont passer la grande épreuve, afin de montrer qu'ils sont maîtres d'eux et qu'ils pourront

garder, sans les dévoiler aux femmes, les secrets des ancêtres qu'on leur confiera. A l'orée du jour, lorsque la lune est morte (comme l'expliquent les Indiens), les tams-tams commencent à battre. A cet appel, tout le village accourt dans la case tribale, nettoyée et arrangée la veille. Un siège, taillé d'une pièce dans un tronc, a été installé au milieu de la case. C'est le siège du grand chef religieux qui va officier, le shaman. Un vieux s'y assied et donne l'ordre à deux femmes de découvrir les pirogues dont le liquide a eu le temps de fermenter et de donner une boisson plus ou moins alcoolique. Une de ces femmes a puisé dans la pirogue une première calebasse et l'apporte à l'officiant. Celui-ci se lève, la prend, lui fait décrire trois tours autour de la tête de l'homme qui s'est avancé devant lui, puis trois tours autour de son buste et enfin la lui remet. L'homme la vide d'un trait et retourne dans le groupe. Mais un autre a déjà pris sa place et est l'objet du même rite. Ainsi de suite, hommes, femmes, enfants, tout le village boit et reboit sans arrêt. L'orgie prend corps discrètement. Le gros de la tribu a gagné peu à peu la place du village. Chacune de ces calebasses contient environ un litre. Bientôt les ventres sont si gonflés que les hommes doivent, entre deux calebasses, en vomir une. Ils penchent simplement la tête en avant, comme ils la pencheront ensuite en arrière pour reboire. Le sorcier passe à côté des corps assis, couchés ou appuyés, veillant à ce que chacun accomplisse son devoir. Il ne s'agit pas de se soûler, mais seulement de préparer son corps à l'épreuve qui va suivre.

Dans un silence absolu, le son des maracas monte de la case sacrée. Puis sortent, dans leur costume, les « Tigres-Panthères ». Ils viennent danser sur la place pour se concilier les esprits. La foule titubante entonne à leur suite le chant sacré, et va chercher les jeunes gens qui doivent subir le maraké (l'initiation). Ils arrivent, attachés par le bras et sont conduits devant le piaye (sorcier). Celui-ci est assis sur son siège, entouré de divers accessoires : deux plateaux de vannerie, de longues cigarettes de tabac vert enroulées dans des feuilles de bananier et une calebasse de boisson. Tout cela servira à irriter les fourmis.

Un second tabouret a été installé devant le piaye. Un des enfants s'y assied, stoïque. Il est immédiatement saisi par l'aide du sorcier qui l'immobilise. Dans un silence de plomb, le shaman élève lentement un des treillis contenant les terribles insectes. Il l'applique avec force sur le corps du jeune homme. Un bruit indistinct grésille. Ce sont les quelques dizaines de fourmis labourant la chair de l'adolescent. Le corps rempli de soubresauts, les yeux injectés de sang, il serre les dents avec courage. Il sait que s'il ouvre la bouche ou émet seulement quelques sons, il devra repasser la terrible épreuve.

Le shaman a promené la plaque de vannerie sur tout le corps du jeune homme. Celui-ci n'a pas émis de plaintes. Maintenant, aux yeux de tous, il est un homme qui saura lutter pour la vie.

Ainsi se déroule, chez les Piaroas et dans différentes autres peuplades, la fête de l'initiation.

CONCLUSION

La première réaction de l'Européen, quand il arrive à la fin d'un article comme celui-ci, est en général : « Qu'ils sont arriérés, qu'ils sont sauvages ! » et il en reste souvent là, sans se demander quelles sont les causes d'une telle situation.

Si nous essayons de les définir, nous en trouvons deux, qui expliquent la simplicité de la vie de ces tribus et le stade relativement primitif de leur civilisation : la limitation des besoins et l'isolement.

La civilisation se développe en fonction des nécessités de l'existence. Or, vivant dans un climat tropical, les hommes dont nous avons décrit les mœurs, ne se posent pas les mêmes problèmes que ceux qu'exige, par exemple, la Suisse. Ils n'ont pas à résoudre celui du chauffage ni celui des vêtements et de l'habitation. En outre, nous savons qu'une civilisation se développe par la mise en commun d'expériences et de progrès multiples, ce qui est rendu difficile, dans le cas que nous étudions, par le milieu naturel. Il est pour ainsi dire impossible de

tracer un chemin dans la forêt, car, quelques semaines après, on ne peut déjà plus le retrouver tant la brousse l'a comblé.

Mais tout n'est pas négatif dans ces peuplades. Nous avons pu voir, dans cet exposé, combien elles ont développé les valeurs morales comme le courage et la volonté. Par ce fait, une étude plus approfondie de leur vie apporterait d'autres éléments comme par exemple — ce qui fera peut-être l'objet d'un autre article — leur religion ou la « science médicale » de leurs sorciers.

C'est grâce à des explorateurs comme Monsieur Alain Geerbrant, qui, au péril de leur vie, cherchent à découvrir de nouvelles peuplades et à entrer en relation avec elles, que peu à peu il nous sera permis de connaître les richesses renfermées dans la forêt amazonienne.

Jean LIBEREK, 2^e Com.